

COMÉDIES GRINÇANTES

LE SOLDAT VENTRE-CREUX

FUNÉRAILLES D'HIVER

SUR LES VALISES

Du même auteur

aux éditions Théâtrales

YAACOBI ET LEIDENTAL

KROUM L'ECTOPLASME

UNE LABORIEUSE ENTREPRISE

in Théâtre choisi I, 2001

traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz

LES SOUFFRANCES DE JOB

L'ENFANT RÊVE

CEUX QUI MARCHENT DANS L'OBSCURITÉ

in Théâtre choisi II, 2001

traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz et Jacqueline Carnaud

SHITZ

LES FEMMES DE TROIE

MEURTRE

SATIRES (extraits)

in Théâtre choisi III, 2004

traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz et Jacqueline Carnaud

chez d'autres éditeurs

YACOBI ET LEIDENTHAL

traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz,
coédition Théâtre des Treize Vents/Maison Antoine-Vitez, 1994

MARCHANDS DE CAOUTCHOUC

traduit de l'hébreu par Liliane Atlan,
coédition Théâtre des Treize Vents/Maison Antoine-Vitez, 1994

HANOKH
LEVIN

THÉÂTRE CHOISI IV
comédies grinçantes

LE SOLDAT VENTRE-CREUX

FUNÉRAILLES D'HIVER

SUR LES VALISES

*Traduit de l'hébreu par
Laurence Sendrowicz et Jacqueline Carnaud
Texte d'accompagnement de Nurit Yaari*

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DE LA FONDATION SITCOVSKY
SOUS L'ÉGIDE DE LA FONDATION DU JUDAÏSME FRANÇAIS

éditions **THEATRALES**
MAISON ANTOINE VITEZ

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur, de ses ayants droit ou de ses ayants cause. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès d'ALTHÉA, 20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois ou althea@editionstheatrales.fr



Couverture : Portrait de Hanokh Levin, détails

© Dani Tracz, Tel-Aviv, pour la version originale.

© 2006, éditions THÉÂTRALES

20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois, pour la version française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants.

ISBN : 2-84260-201-3

LE SOLDAT VENTRE-CREUX

*Traduit de l'hébreu par
Jacqueline Carnaud et Laurence Sendrowicz*

PERSONNAGES

LE SOLDAT VENTRE-CREUX

LE SOLDAT VENTRE-PLEIN

LE SOLDAT VENTRE-À-TERRE

LA FEMME

L'ENFANT

LE VOISIN AVEUGLE

LE VOISIN MUET

LE GRAND-PÈRE MORT

Publiée en hébreu dans le dernier volume de ses Œuvres complètes, Le Soldat ventre-creux est une pièce que Hanokh Levin n'a pas eu le temps de créer.

Scène 1

La nuit. Une campagne désolée. À travers champs, un chemin conduit à une maison. Le Soldat ventre-creux, une lanterne à la main, avance sur la pointe des pieds.

LE SOLDAT VENTRE-CREUX.— Quand je suis revenu du front, après cinq longues années d'absence, et que je me suis approché de mon village, mon cœur s'est mis à battre si fort que j'ai dû m'arrêter. J'ai cru que j'allais défaillir. Tout m'apparaissait tellement familier et en même temps si étrange. Je ne savais pas si je rêvais ou si j'étais éveillé. Le chemin, la forêt, passe encore, mais me retrouver devant ma maison ! Oui, c'était elle, je la voyais, c'était bien elle ! Alors je me suis dit : quand j'ouvrirai la porte, je verrai ma femme et mon fils. Mon fils, je ne le reconnaîtrai certainement pas, il avait trois ans quand je suis parti. Ma femme, si. Elle, je la reconnaîtrai. Elle ne sera plus aussi jolie qu'autrefois, évidemment. La famine et tout ce temps sans moi auront eu raison de ses forces. Je lui trouverai des fils blancs dans les cheveux et des rides sur le visage. Mais ses yeux, ses yeux qui me regarderont seront les mêmes, et quand elle me prendra dans ses bras, son odeur aussi sera la même, elle pleurera, je pleurerai, et cet instant-là, celui de nos retrouvailles, donnera un sens à tout ce que j'ai enduré. Oui, un tel moment vaut bien cinq années de souffrance ! Nous resterons serrés l'un contre l'autre longtemps, longtemps, à pleurer sur ces cinq années qui ne reviendront pas. Avec mon fils, il faudra que je refasse connaissance. Quand il se réveillera demain matin, il posera sur moi des yeux étonnés. Agitant une épée en bois, il me demandera de lui raconter des hauts faits d'armes et de gloire. Sûr qu'il se vantera devant ses petits camarades : « Mon père est revenu de guerre ! Mon père est revenu de guerre ! » Bref, il allait falloir que je lui raconte mes exploits militaires, moi qui n'avais vu la guerre que par le trou du cul, moi qui n'avais entendu que les balles et les obus qui me couraient aux fesses et explosaient tout autour, moi qui ne me souvenais que des cris des blessés et des mourants qui se sauvaient avec moi. Si seulement je m'étais retourné de temps en temps, j'aurais vu de quoi ça a l'air, la guerre, quand on se bat. Mais comment aurais-je pu, j'avais une de ces trouilles !

(il pose sa lanterne par terre)

Bah, tu trouveras bien quelque chose, que je me suis dit. Y a pas de raison que tu t'en sortes moins bien que certains autres qu'ont jamais entendu un coup de fusil de leur vie... Oui, mais pour ça, faudrait peut-être que tu répètes ton rôle, Sosie. Bonne idée! Donc... voilà la cuisine, et la lanterne est mon fils. Mon fils qui me dévore des yeux et attend bouche bée.

(il dialogue avec la lanterne)

- Papa, raconte! Raconte, papa!
- Que te dire, mon petit, c'était très dur, très très dur!
- Ça faisait peur?
- Et comment! À... en crever!
- Et toi, papa, t'avais peur?
- Moi, pas vraiment, mon petit. Quand on se bat, on n'a pas le temps d'avoir peur. On court, on crie, on tire.
- T'as vraiment couru sur l'ennemi?
- Oui, mon petit, j'ai couru et j'ai tiré.
- Et t'as tué?
- Oui, aussi. Comment faire autrement? Oui, j'ai tué, quand on tire, on tue. Tu sais, ton papa, il est gentil, il ne veut pas tuer, mais si on veut tuer ton papa, ton papa se laisse pas faire, il tue en premier, et c'est l'autre qu'est tué.
- Combien?
- Au début, je comptais. Après j'ai arrêté. Une nuit, il faisait noir comme dans un four, huit soldats me tombent dessus – des armoires à glace –, pas de bonjour, pas de comment ça va, non, ce qu'ils veulent, c'est tuer. Ton papa, il est gentil, il ne veut pas tuer, mais si on l'oblige! Je t'en ai attrapé un, le plus gros, je te l'ai plaqué contre moi et j'ai tiré sur les autres, eux aussi ont tiré, mais ils ont touché le gros qui me servait de bouclier, j'en ai allongé six, le gros est mort, n'en restait plus qu'un, il s'est rendu les mains en l'air.
- Et celui-là, qu'est-ce qu'il est devenu?

– Je l’ai fait prisonnier, qu’est-ce que tu crois. Ton papa ne tue pas quand il n’est pas obligé, seulement quand il n’a pas le choix.

(il serre l’enfant imaginaire contre lui et l’embrasse ; des larmes lui montent aux yeux)

Comme tu m’as manqué, mon fils!

(un temps)

– Raconte encore, papa.

(il essuie ses larmes)

– Oui, je vais te raconter, il y en a tant, des histoires.

(il n’arrive pas à retenir ses larmes)

Mais comme tu m’as manqué!

(il pleure. Un temps. Il se ressaisit et recommence à mimer. Le Soldat ventre-plein sort de la maison, s’arrête et observe la scène sans que le Soldat ventre-creux s’en aperçoive)

Je me souviens de cette bataille, on était devant une ville entourée de murailles, une ville immense, plus qu’immense, je n’exagère pas. Nos hommes se tiennent de ce côté, sur la colline, en ordre de bataille ; en bas, dans la vallée, nos ennemis attendent en rangs serrés. Soudain, ils poussent un cri vers le ciel, un cri si puissant que les nuages en renvoient l’écho, puis ils s’ébranlent et foncent sur nous. Mais nous, on n’est pas plus bêtes qu’eux, et pas moins courageux, aussi sec, on les réexpédie d’où ils viennent. Enfin, bon, au début, ils sont arrivés jusqu’à nos avant-postes, nos avant-postes ont détalé. Après, ils ont attaqué notre artillerie, notre artillerie s’est rendue. Là, gonflés à bloc, ils se sont rués sur le gros de la troupe. Le commandant s’est tourné vers moi et m’a chuchoté à l’oreille – il me demandait toujours mon avis, le commandant : «Sosie, on donne l’assaut?» Oui, que j’ai répondu et tous derrière de crier : «Vive Sosie! Vive Sosie!»

FUNÉRAILLES D'HIVER

FARCE BURLESQUE EN HUIT TABLEAUX

Traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz

PERSONNAGES

LATSHEK BOBITSHEK, *célibataire, la quarantaine*
ALTÉ BOBITSHEK, *sa vieille mère*
SHRATZIA, *cousine de Latshek, la cinquantaine*
RASHÈSS, *son mari*
VÉLVÉTSIA, *leur fille, la mariée*
POPOTSHENKO, *le marié*
TSITSKÉVA, *mère de Popotshenko, la cinquantaine*
BARAGONTSÉLÉ, *son mari, père de Popotshenko*
PROFESSEUR KIPERNAÏ, *vieux garçon*
ROSENZWEIG, *vieux sportif croisé sur la plage*
LISHTENSTEIN, *vieux sportif croisé sur la plage*
ANGEL SAMUELOV, *l'ange de la mort*
SHAHMANDRINA, *moine bouddhiste, âge indéterminé*
PSHOSHITSIA, *belle jeune fille rieuse*
Les invités du mariage, des serveurs, un croque-mort

La pièce a été créée en 1978 au Théâtre Habima, dans une mise en scène de l'auteur.

Tableau 1. La mort de la mère

La nuit. Chez les Bobitshek. Latshek est au chevet d'Alté qui agonise.

ALTÉ.– Je vais mourir. C'est l'hiver. Y aura-t-il quelqu'un à mon enterrement?

LATSHEK.– Oui, maman.

ALTÉ.– Qui? Qui donc affronterait le froid de l'hiver pour accompagner une vieille femme seule et oubliée jusqu'à sa dernière demeure? Qui?

LATSHEK.– Moi, maman.

ALTÉ.– Qui d'autre?

LATSHEK.– La cousine Shratzia, le cousin Rashèss et leur fille Vélvétsia.

ALTÉ.– Mais elle se marie demain, Vélvétsia! Dire qu'en plus je vais rater un mariage! (*un temps*) Si on m'enterre demain, tu crois qu'ils viendront?

LATSHEK.– Évidemment.

ALTÉ.– Ils repousseront un mariage qu'ils attendent depuis des années?

LATSHEK.– C'est le mariage qui attendra, maman.

ALTÉ.– Tout ça pour moi?

LATSHEK.– Tout ça parce qu'ils t'aiment.

ALTÉ.– Qu'est-ce qu'on dit à la radio sur le temps de demain?

LATSHEK.– Il va pleuvoir.

ALTÉ.– Évidemment. Mon enterrement pourrait-il se dérouler autrement que sous la pluie? Crois-moi, ils ne renonceront pas à une salle de réception bien chauffée avec gigot et cognac, pour un cimetière pluvieux avec petite vieille et trépas.

LATSHEK.– Mais si, maman. Ils n'iront pas au mariage et viendront à l'enterrement avec des parapluies noirs.

ALTÉ.– (*s'enfonce dans le lit*) N'importe quoi.

LATSHEK.– Oui, maman.

ALTÉ.– Qu'ils viennent ou qu'ils ne viennent pas... au fond, qu'est-ce que ça change?

LATSHEK.– Rien, maman.

ALTÉ.– (*dans un sursaut*) Mais tu as dit qu'ils viendraient!

LATSHEK.– Ils viendront, maman, ils viendront. Ils viendront tous.

ALTÉ.– (*éclate en sanglots*) Parce qu'il faut bien que quelqu'un vienne...

LATSHEK.– (*lui aussi au bord des larmes*) Bien sûr.

ALTÉ.– Parce que j'ai tout de même vécu ici, sur cette terre. J'y ai vécu, non? J'ai occupé une petite place, j'ai respiré un peu d'air, j'ai parlé, j'ai préparé à manger, j'ai été. On enterrera tout de même un être humain!

LATSHEK.– Oui, maman. Tu as occupé une petite place, tu as vécu. Nous serons tous là.

ALTÉ.– (*arrête de pleurer*) Tous! Tu parles! Trois personnes – et il dit «tous»!

LATSHEK.– Quatre.

ALTÉ.– Je n'en vois que trois.

LATSHEK.– Cousine Shratzia, cousin Rashèss et Vélvétsia – ça fait trois. Plus moi – quatre.

ALTÉ.– Plus toi, hein? Plus lui! Comme s'il était de ceux qui comptent dans un enterrement!

L'ange de la mort, Angel Samuelov, apparaît en arrière-plan. Alté lâche un profond soupir et meurt.

LATSHEK.– Maman? (*un temps*) Maman? (*un temps. Il se rend compte qu'elle est morte et lui recouvre la tête du drap*) Nous viendrons tous, maman. Cousine Shratzia, cousin Rashèss, Vélvétsia, et peut-être, qui sait, peut-être la famille du marié aussi. Nous nous retrouverons autour de ta tombe, un cercle familial bien uni, des moins jeunes et des plus jeunes – il y en a même une très jeune et très jolie. Nous penserons à toi, nous évoquerons ton souvenir, nous parlerons de toi en chuchotant et, submergés par le chagrin, nous sentirons déjà le vide de ton absence. (*il pleure*) Parce que tu as vraiment vécu sur cette terre,

F U N É R A I L L E S D ' H I V E R

maman, nous en sommes tous témoins, et ta mort, maman, est la mort de quelqu'un qui, indubitablement, a vécu ici-bas, et qui, indubitablement, n'y est plus.

SUR LES VALISES

COMÉDIE EN HUIT ENTERREMENTS

Traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz

PERSONNAGES

SHABTAÏ SHOUSTER

BIANCA, *sa femme*

NINA, *leur fille*

BELLA, *leur fille*

HÉNIA GUELERNTER

DANI, *son fils*

TSVI, *feu son mari*

MOUNI GLOBTSHIK

LOLA, *sa femme*

ZIGUI, *leur fils*

BOBÉ, *la mère de Mouni*

BRUNO HOFFSTETTER

CÉLIA, *sa femme*

EMZI, *leur fils*

MOTI SHORI

SYLVIA, *sa femme*

AVI SHORI, *son frère bossu*

ALBERTO PINKUS

ÉLI HOOKER

ALPHONSO HOUZLI

ANGELA HOPKINS, *jeune touriste américaine*

LA PUTAIN

DEUX CROQUE-MORTS

UN BALAYEUR DES RUES

UN FONCTIONNAIRE

DEUX INFIRMIERS

DEUX HASSIDIM

La pièce a été créée au Théâtre Caméri, en mars 1983, dans une mise en scène de Michael Alfreds.

Tableau 1

Chez les Shouster. Shabtaï Shouster marche lentement, en pyjama, un journal à la main. Le suivent sa femme Bianca, ses filles Bella et Nina.

BELLA.– Père n'a pas fait depuis quatre jours. Il est malade. Père va aux cabinets, peut-être y arrivera-t-il maintenant.

SHABTAÏ.– Je suis lourd.

BIANCA.– Il est lourd, oh oui, il est lourd.

SHABTAÏ.– On m'a grugé.

BIANCA.– Tu as une femme et deux filles, Shabtaï.

SHABTAÏ.– Et moi, je dis qu'on m'a grugé. Je suis lourd et grugé.

Il tombe à genoux, Bianca se précipite pour le relever, mais il l'écarte d'un revers de main.

BELLA.– Père fait une prière.

SHABTAÏ.– Mon Dieu. (*un temps*) Aide-moi à y arriver. (*un temps*) Amen.

Il se relève, se tourne vers sa femme et ses filles. Bianca s'approche de lui et l'embrasse.

BIANCA.– Mon homme.

Bella s'approche de lui et l'embrasse.

BELLA.– Courage.

Nina passe les mains autour de son cou.

NINA.– Et enthousiasme. (*elle s'accroche à lui*)

BELLA.– Père est lourd, Nina.

Nina s'écarte. Shabtaï agite son journal en signe d'au revoir.

SHABTAÏ.– Dans ma jeunesse, j'ai fait. Oui, j'ai fait, et comment que j'ai fait. Au revoir tout le monde. Ah, la jeunesse, la jeunesse. (*il prend lentement la direction des toilettes*)

BIANCA.— Dans sa jeunesse, il faisait, j'en suis témoin. Vous étiez encore petites, mais je vous assure qu'il faisait. (*Shabtaï s'éloigne*) Oh, Shabtaï.

BELLA.— Nous te croyons, papa. Nous étions encore petites, mais nous te croyons.

Shabtaï sort. On entend Zigui de l'extérieur.

ZIGUI.— (*off*) Nina, tu es prête ?

NINA.— Tchao, à tout à l'heure !

BIANCA.— Tu n'attends pas ton père ?

NINA.— J'ai rendez-vous avec Zigui.

BELLA.— Vous allez au cinéma, c'est ça ? Au cinéma ?

NINA.— Voir un film triste. Je m'abstiendrai de rire ce soir.

BIANCA.— (*à Nina*) Pas trop tard.

(*Nina sort, Bella se met à pleurer. À Bella*) Et toi, pas maintenant.

Bella continue à pleurer.

BIANCA.— Ton père va bientôt sortir, crois-tu qu'il a besoin de te voir pleurer ?

BELLA.— J'en veux, maman. J'en veux.

BIANCA.— (*lui essuie le visage*) Ton jour viendra, Bella.

BELLA.— J'en veux, j'en veux.

BIANCA.— Tu en auras, tu en auras.

Shabtaï réapparaît, toujours son journal à la main, il se traîne lentement et s'arrête devant Bianca et Bella. Bianca lui lance un regard interrogateur.

SHABTAÏ.— Rien.

BIANCA.— Pas même...

SHABTAÏ.— Pas même. C'est mauvais pour le cœur. Mauvais pour le cœur.

BIANCA.— Tu as pu profiter du journal au moins ?

Shabtaï lâche le journal, traverse lentement la pièce, disparaît.

BELLA.— Père ne lit plus le journal, il ne se concentre que sur une seule chose.

BIANCA.— Si tu avais vu comment il lisait le journal et m'expliquait la politique! Pendant des heures. Vous ne vous en souvenez pas, mais moi, je peux témoigner.

Shabtaï réapparaît, il reprend son journal et retraverse la pièce en direction des toilettes.

BIANCA.— Ça vient?

SHABTAÏ.— Je ne promets rien. (*il sort*)

BIANCA.— Mon homme à moi, je témoignerai! (*à Bella*) Regarde ton père, il essaye, encore et encore, il ne renonce pas, lui. (*Bella pleure*) Que tu es bête! Ton père y arrivera et toi, tu auras ce que tu veux. Tu verras.